



« Dans la forêt »,
un imaginaire qui
ouvre les sens !



Avant-propos

Dans cette analyse, Bénédicte Quinet (formatrice permanente au Cefoc) s'attache à démontrer en quoi le roman peut être un outil d'Éducation permanente qui ouvre les imaginaires et les questions de sens, permettant ainsi de sortir de cadres de pensée habituels. En partant d'une expérience de formation (en partenariat avec une bibliothèque), elle montre que le roman peut faire émerger une question sensible comme celle de l'effondrement des sociétés thermo-industrielles ; non pas par des discours scientifiques rationalistes mais par le biais de ressentis et d'émotions.



Le Cefoc (Centre de formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente qui organise chaque année une cinquantaine de groupes de formation en Belgique. Ces groupes rassemblent des personnes issues ou solidaires des milieux populaires. Les différentes formations proposées visent à s'interroger sur le sens de la vie, à réfléchir à comment vivre ensemble de manière citoyenne, en agissant dans le sens d'une société plus démocratique et plus solidaire.

Dans le prolongement de ses activités de formation, le Cefoc publie chaque année de courts textes d'analyse et une étude. Les thématiques abordées trouvent leur source dans les réflexions mises sur la table par les participants aux formations. Les textes sont destinés aux acteurs du monde associatif et à tout citoyen à la recherche d'outils de compréhension de la société susceptibles de favoriser l'émancipation et la mobilisation individuelles et collectives.

À la suite de la pandémie de Covid, le Cefoc et la bibliothèque de Grâce-Hollogne ont co-animé un groupe d'Éducation permanente autour de questions étranges issues de cette période particulière : qu'est-ce qu'une « vie normale » ? La culture est-elle « (non) essentielle » ? Pour construire une réflexion collective sur ces questions, les participant.e.s ont croisé leurs regards et expériences avec différents outils culturels : un film (*Nomadland*¹), deux spectacles de théâtre (*La bombe humaine*² et *Elle et mon genre*³) ainsi que le roman *Dans la forêt* de Jean Hegland.

L'analyse est ponctuée de réflexions de participant.e.s, qui selon leurs dires, ont mesuré combien « *la culture apporte de la connaissance, de la réflexion, une capacité de remise en question, de débat. Elle nous fait réfléchir* ». « *Pour nous, a conclu le groupe, la culture, c'est la différence entre vivre et survivre* » !

« Je crois que l'imagination est la seule chose en notre possession qui soit – qui puisse être – suffisamment radicale pour nous permettre de passer ce cap [lié au changement climatique] pourvu, bien entendu, qu'elle soit assortie de courage et d'actes ».

Rob Hopkins

« Dans la forêt », la différence entre vivre et survivre

En littérature et au cinéma, il existe un genre de récit « dystopique » (sorte de contraire de l'utopie) qui est « *un moyen de nous faire ressentir le pire, croire au pire, [pour] envisager l'avenir selon une consistance et une certitude équivalentes à celles que nous accordons d'ordinaire au présent* »⁴. Les habitués des séries télévisées penseront à *Black Mirror*, par exemple. Dans la vraie vie, la pandémie de Covid et le confinement pourraient être considérés comme une réelle plongée dans une expérience dystopique.

Avec *Dans la forêt*, publié en 1996, la romancière américaine Jean Hegland ne

visait pas l'écriture d'une dystopie. Créer un monde effondré n'était qu'un prétexte, un moyen pour l'auteure d'explorer un thème qui lui tenait à cœur : la relation entre deux femmes, ici deux sœurs (Nell et Eva). En plus de 300 pages, elle a déployé leur relation, supprimant de plus en plus le monde autour d'elles. À 17 et 18 ans, elles vont perdre leur mère, de maladie, et ensuite leur père dans un contexte isolé, effondré, où un accident grave se paie *cash*. L'histoire est racontée au présent, ponctuée par des souvenirs du passé. Elle se situe dans leur maison familiale, au cœur de la forêt, à cinquante kilomètres d'une ville où elles pourront de moins en moins se rendre. Le présent alterne avec les souvenirs du passé et d'une disparition intermittente puis permanente de l'électricité, du téléphone, de services collectifs (comme l'ambulance). Les deux héroïnes semblent subir ces effondrements comme nous avons subis le confinement, sans en mesurer tous les tenants et aboutissants. Elles vont passer par différentes étapes que l'on pourrait rapprocher de celles du deuil⁵, avant de se reconstruire, d'accepter l'idée que « la vie normale » ne revienne pas, pour, petit à petit, en inventer et en construire une autre, au cœur de la forêt.

Dans le groupe, plusieurs participant.e.s se sont senti.e.s accablé.e.s, oppressé.e.s par cet avenir effondré, aussi vraisemblable que non désirable, et par le parallèle avec nos vies confinées de 2020. La fiction entre en résonance avec le vécu et vient interroger les évidences du moment, les manières de réagir dans le réel :

« Pendant le confinement, beaucoup d'espoir a émergé à l'idée d'un autre monde. Finalement, c'est pire. Vers quoi va-t-on quand on reprend pied... ? On se laisse reprendre par ce qu'il y avait, c'est peut-être rassurant. »

« Quelle attitude adopter face à l'effondrement ? Ce livre apporte une forme de poésie, par leur mode

¹ Drame américain écrit et réalisé par Chloé Zhao (2020).

² Spectacle de Vincent Hennebicq et Eline Schumacher (2021).

³ Un spectacle d'Alberto Garcia Sanchez (2022).

⁴ Christine MARCANDIER, PDF du cours *Fictions des mondes, séminaire sur les dystopies*, p.23.

⁵ La psychiatre Elisabeth Kübler-Ross a élaboré, dans les années soixante, la théorie des 5 ou 7 étapes du deuil, auxquelles seraient successivement confrontés ceux qui subissent une perte : le déni, [la culpabilité,] la colère, la négociation, [la douleur,] la dépression et, enfin, l'acceptation (voir <https://www.pflutece.com/etapes-du-deuil>, consulté le 4 janvier 2023).

de vie et la relation entre les sœurs. Il m'invite à ne plus se contenter de la superficialité des choses, à aller au cœur de la relation. »

La poésie ouvre à la résilience

À côté de l'effondrement et du découragement qu'il produit, certains dans le groupe ont été touchés par la poésie du récit et par la résilience qui le traverse : « *Ça décrit une situation dramatique mais j'y ai vu une métaphore et la capacité d'adaptation des deux jeunes filles. J'ai apprécié la rencontre avec la nature. Le livre m'a marquée durablement.* »

Pour construire leur nouvelle vie, Nell et Eva vont devoir faire évoluer leurs passions respectives (les livres et la danse) avec les restrictions qu'elles pensaient momentanées : les coupures d'électricité d'abord intermittentes deviennent permanentes ; le déplacement jusqu'en ville deviendra petit à petit impossible ; leurs vies va se réduire à une vie à deux, dans la forêt. Leur vie « rétrécie » va pourtant faire voir au lecteur comme un (re)déploiement : leurs capacités à se débrouiller vont éclore, par petites touches, comme un phénix renaît de ses cendres. Et au moment où le roman se termine, leur vie de plus en plus charnelle avec la forêt, la résilience et l'énergie vitale amplifiées racontent tout en poésie comme « un monde plus grand ».

Comme tout bon récit dystopique, *Dans la forêt* permet de se défamiliariser de son présent et d'oser regarder le pire en face, de passer du « savoir » au « croire » : au-delà des connaissances scientifiques au sujet de l'état de la planète⁶, le roman

⁶ Les préoccupations écologiques émergeaient déjà à la fin du 19^e siècle. Les connaissances scientifiques n'ont cessé de les renforcer, reprises et répétées annuellement par les experts du GIEC, Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat. Créé en 1988 par le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) et l'Organisation météorologique mondiale (OMM), il rassemble 195 États membres. Il s'agit d'un lieu d'expertise synthétisant l'état des connaissances sur le changement climatique et le rôle de l'activité humaine, le GIEC publie des rapports scientifiques sur lesquels s'appuient les États pour trouver des accords dans la lutte contre le réchauffement (voir <https://www.vie-publique.fr/fiches/274836-quest-ce-que-le-giec>, consulté le 2 janvier 2022).

plonge dans les conséquences d'un effondrement progressif de la civilisation industrielle. Les 350 pages du roman éteignent les discours climato-sceptiques, le doute, les *fake news*. Elles plongent les lecteurs au cœur de ce qu'ils n'osent pas imaginer, pour permettre d'en sortir avec l'envie émue d'agir, de faire quelque chose.

« Quand est-ce que ça a été écrit, est-ce que ça s'est passé ? Cette histoire ressemble très fort aux prémices de ce qu'on a vécu, de ce qu'on vit. »

Ce questionnement d'une participante exprime combien le roman fait écho au présent. Il est en effet tentant d'y projeter toutes nos angoisses « solastalgiques »⁷, liées à l'état du monde. Si le récit se déroule dans un avenir qui peut sembler éloigné, les lecteurs y trouvent les stigmates d'un présent assez ressemblant au nôtre. Aujourd'hui, plus de 25 ans après l'écriture du roman, après le confinement, après une succession annuelle de records de température, et avec, partout dans le monde (jusque dans nos régions !), la sécheresse, les inondations, les mégafeux... les raisons de l'effondrement vécu par Nell et Eva ne sont pas si difficiles à imaginer et à craindre.

Libérer la parole, en balancier entre pessimisme, réalisme, espoir

Une précédente analyse⁸ a montré combien les données scientifiques sur l'habitabilité du système-Terre sont « pétrifiantes ». Comme dans le mythe grec de Méduse - cette divinité qui pétrifie ceux qui la regardent dans les yeux -, l'idée d'effondrement charrie quantité de peurs. Est-ce possible de regarder ces réalités scientifiques dans les yeux sans sombrer intérieurement, sans considérer que ça ne vaut plus la peine d'agir ? Libérer la parole, partager ses peurs, ses désespoirs ou encore ses colères ; construire des liens de qualité, avec l'empathie au cœur des relations, tout cela participe à construire la confiance, se mettre en mouvement,

⁷ Le mot *solastalgia* est un néologisme forgé en 2003 par le philosophe australien de l'environnement Glenn Albrecht pour indiquer la douleur morale comme physique, l'anxiété liées à l'état du monde.

⁸ B. QUINET, *Regarder l'effondrement en face : entre peurs, polémiques et leviers*, Analyse 1, Namur, Cefoc, janvier 2023.

traverser les peurs. Travailler en groupe au départ du roman a permis de nommer des émotions suscitées par le récit et qui venaient faire écho à celles ressenties face à l'état du monde. Les échanges en groupe permettent de « faire quelque chose » de ces peurs, de discuter de pistes, de leviers pour la vie personnelle et collective.

Les souvenirs de la vie d'avant, dont Nell et Eva vont devoir faire le deuil, plongent les lecteur.trice.s dans la peur de la perte pour l'appivoiser. Avec la narratrice, les lecteur.trice.s prennent conscience qu'il est temps d'oser s'inquiéter, de proclamer sa peur légitime, de s'en saisir pour chercher les moyens d'en faire quelque chose. C'est ce que ce roman a permis d'expérimenter.

Du bienfait de prendre de la distance sans se mettre la tête dans le sable, le balancier des échanges partait dans un sens puis dans l'autre. Un peu comme quand les protagonistes du roman se demandent comment elles ont pu attendre d'être sauvées, attendre « *comme de stupides princesses que [leurs] vies légitimes [leur] soient rendues* », certaines participantes se souviennent qu'en confinement elles attendaient « *le retour à la vie normale* ». Et ces mots résonnent comme une onde de choc :

« Depuis que tout ça a commencé, nous avons attendu d'être sauvées, attendu comme de stupides princesses que nos vies légitimes nous soient rendues. Mais nous n'avons fait que nous berner nous-mêmes, que jouer un autre conte de fées. [...] L'électricité ne sera jamais rétablie ici. Le téléphone ne sonnera plus jamais pour nous. Eva et moi continuerons de vivre ainsi jusqu'à notre mort [...]. Et même si ce n'est pas une autre civilisation vieille de deux mille ans qui arrive à sa fin, regardez toutes les petites dévastations - les guerres et les révolutions, les ouragans et les volcans et les sécheresses et les inondations et les famines et les épidémies qui remplissaient les pages lisses des magazines que nous lisions autrefois. Pensez aux photos des survivants blottis les uns contre les autres au milieu des décombres. Pensez à l'Amérique du Sud, à l'Afrique du Sud, à l'Asie centrale, à l'Europe de l'Est, et

demandez-vous comment nous avons pu être aussi suffisants. »⁹

Le projet de la romancière n'était pas tant d'amener à croire à la projection de ce qui peut sembler, vu d'ici, comme le pire : une vie isolée, perdue dans la forêt ! Néanmoins, la réflexion est en marche chez les lecteurs : que serait un monde sans électricité ? Sans énergie fossile ? À quoi est-il possible de renoncer, de s'adapter ? Comment ? Le groupe de formation a ainsi débattu de nos modes de vie surchargés d'objets, de comment et pourquoi se désencombrer. Une participante citait cette réflexion d'Alain Maes : « *Nos maisons deviennent des entrepôts à objets* »¹⁰. Dans une démarche d'Éducation permanente, le partage autour de différents ressentis, d'expériences de vie, et les débats que cela suscite, sont autant d'occasions pour les participant.e.s de s'ouvrir à l'altérité et à la diversité des points de vue¹¹. Le travail mené au départ du texte *Dans la forêt* montre combien le roman est un outil culturel intéressant pour nourrir et ouvrir les échanges, les questions de sens.

Construire ensemble l'espoir d'un changement

Le roman porte en lui un puissant message d'espoir. On pourrait dire que l'auteure ouvre le chemin. Mona Chollet évoque aussi cette idée qu'un.e artiste ou un.e écrivain.e seraient comme des magiciens (ou des chamans) pour le monde contemporain :

« Je crois que la magie est de l'art et que l'art est littéralement de la magie. L'art comme la magie consiste à manipuler les symboles, les mots ou les images pour produire des changements dans la conscience. En fait, jeter un sort,

⁹ Jean Hegland, *Dans la forêt*, Gallmeister, coll. Totem, France, 2018, pp.219-220.

¹⁰ Alain Maes anime des ateliers de désencombrement et a écrit une analyse : *La maison-entrepôt, s'affranchir du consumérisme*, voir <https://www.natpro.be/la-maison-entrepot-saffranchir-du-consumerisme/>, consulté le 3/10/2023.

¹¹ Voir aussi Karinne NOIRET, *Bibliothèques publiques et associations d'Éducation permanente : une histoire à écrire ensemble ?*, Analyse 12, Namur, Cefoc, octobre 2016 ; *La littérature, le monde et moi. La lecture de romans pour être sujet-acteur*, Analyse 5, Namur, Cefoc, mai 2017.

c'est simplement dire, manipuler des mots, pour changer la conscience des gens et c'est pourquoi, je crois qu'un artiste ou un écrivain est ce qu'il y a de plus proche, dans le monde contemporain, d'un chaman. »¹²

Il semble qu'aujourd'hui, après avoir interpellé notamment les eurodéputés, en mars 2020, avec son « *I want you to panic* » (« *Je veux que vous ayez peur* »), comptant probablement sur les vertus mobilisatrices de la peur, Greta Thunberg a coordonné un ouvrage collectif sur le changement climatique : *The climate Book* (octobre 2022, traduit notamment en français *Le grand livre du climat*) où il est également question d'espoir. Mais d'où vient l'espoir ? Au *Guardian*, Greta disait : « *Ce n'est pas quelque chose qui vous est donné, c'est quelque chose que vous devez gagner, créer.* »¹³ Travailler collectivement des récits comme *Dans la forêt* n'est-ce pas une jolie façon de nommer les peurs, de les mettre au travail en se laissant bousculer par les réflexions qui en émergent pour, peut-être, créer ensemble un chemin d'espoir ?



Bénédicte Quinet,
Formatrice permanente au Cefoc

¹² Réflexion de Alan Moore, reprise Mona Chollet dans *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, Paris, Ed. La découverte, 2018, p.41.

¹³ Citation extraite de *Les penseurs de l'écologie*, p.178.

Pour aller plus loin

Jean-Christophe CAVALLIN et Christine MARCANDIER, *Dans la forêt de Jean Hegland : De l'importance d'être mal lu*, In Diacritik, 3 décembre 2019 : <https://diacritik.com/2019/12/03/dans-la-foret-de-jean-hegland-de-limportance-detre-mal-lu/>.

Mona CHOLLET, *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, Paris, Ed. La découverte, 2018.

Jean HEGLAND, *Dans la forêt*, Paris, Gallmeister, coll. Totem, 2018.

Jean HEGLAND, traduction de Philippe Vion-Dury : *Sagesses anciennes, nouveaux chemins, Réflexions à la lumière d'un incendie*, dans Socialter, Hors-série n°13, été 2022, pages 148 à 153.

Les penseurs de l'écologie, Paris, L'OBS et Les liens qui libèrent, 2023.

Rob HOPKINS, *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?*, Paris, Actes Sud, 2020.

Karinne NOIRET, *Bibliothèques publiques et associations d'Éducation permanente : une histoire à écrire ensemble ?*, Analyse 12, Namur, Cefoc, octobre 2016.

Karinne NOIRET, *La littérature, le monde et moi. La lecture de romans pour être sujet-acteur*, Analyse 5, Namur, Cefoc, mai 2017.

